



N° 79/05 - 4 mai 1979

LE CHIISME EN IRAN

Pierre RONDOT

Avec l'aimable autorisation de la revue Etudes, février 1979, article qu'il faut relire en fonction des déroulements actuels.

Jusqu'aux récents événements, qui l'ont mis en vedette en le parant de prestige révolutionnaire, le chiisme iranien n'était guère connu en Occident. Certes, il avait été décrit, il y a plus d'un siècle, par Gobineau, qui fut assez heureux pour pouvoir, à la fois, l'observer dans *ses* aspects globaux les plus vivants et quotidiens, et noter *ses* attitudes dans la grande crise du bâbisme. Mais on ne se souvient de Gobineau que pour lui imputer une part, plus ou moins douteuse, de paternité dans le mythe raciste; et, bien à tort, on ne lit plus guère Trois ans en Asie, ni Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale.

DU NON-CONFORMISME AU CONFLIT

Dans l'Occident d'aujourd'hui, en effet, le chiisme ne retient guère l'attention; peu de personnes, même très cultivées, y prennent intérêt; il reste du domaine des spécialistes et des amateurs.

On mentionnera surtout, parmi les spécialistes du chiisme, le regretté Henry Corbin. Son immense érudition, sa haute culture philosophique, sa sensibilité religieuse, portent *ses* écrits, souvent d'ailleurs de lecture difficile, bien au-delà de simples études du culte chiite pratiqué en Iran; ce sont les légats spirituels de l'antique Iran, la métaphysique ismailiite, la haute mystique d'un Suhreverdi, qu'ils analysent et commentent.

Quant aux amateurs, assez divers, nous rangerions parmi eux les gens de goût, férus des miniatures persanes si gracieuses, libres et parfois même libertines, évocatrices d'une atmosphère peu conforme à l'idée généralement reçue des attitudes musulmanes. Nous penserions aussi aux lecteurs des fameux quatrains d'Omar Khayyam, d'ailleurs interprétés de manière trop littérale : les apparences bacchiques de ce lyrisme ont sans doute une attention symbolique.

Un titre de Corbin, un vers de Khayyam, une enluminure : celui-là même qui, de la civilisation iranienne, n'aura pas perçu d'autre signe, peut déjà pressentir son originalité. L'Iran maintient, en effet, une spécificité nationale, culturelle et même dogmatique, alimentée non seulement par les interprétations d'une branche particulière musulmane, mais par la conservation de traits préislamiques; il recèle une mystique aux niveaux divers, influençant parfois, jusque dans le petit peuple, la vie quotidienne, et suffisamment hardie pour avoir très tôt transcendé certaines interdictions caractéristiques de la morale ou des convenances musulmanes, comme celle qui frappent l'usage des boissons fermentées et la représentation de la figure humaine.

L'attitude politique du chiisme d'Iran.

Le chiisme iranien présente donc, de longue date, des signes, sinon de libéralisme, du moins d'une sorte de non-conformisme. Mais *ces* possibles amorces d'évolution, voire de révolution, sont enrobées dans un ensemble très traditionnel, et même passiste. On a donc pu constater¹ que les premières manifestations du chiisme à l'encontre du chah Mohammed Reza ont été réactionnaires : de petits chefs religieux soulevaient les paysans du Fars contre la réforme agraire, en les persuadant qu'ils ne pourraient accomplir une prière valable sur un sol dont la propriété leur aurait été transférée par des procédés étrangers au droit musulman.

Ainsi s'amorce, dès les années 1960, le conflit entre une technocratie d'Etat, très sûre d'elle-même, persuadée d'être seule qualifiée pour apprécier les critères et les modalités du progrès, et une hiérarchie musulmane se tenant pour l'arbitre suprême de la conformité des prescriptions humaines avec la Loi divine. Mais le terrain des premiers affrontements est très défavorable aux religieux chiites, qui apparaissent, de la sorte, hostiles au progrès rural, à la justice sociale, à l'émancipation des femmes, à l'instruction du peuple. Le pouvoir en prend avantage : il combat efficacement cette forme traditionnelle de fronde, qui peut bien entraîner des gens frustes, mais ne touche guère les citoyens évolués. Pour éclairer et guider ses fidèles, dans cette phase accélérée d'évolution qui les précipite du Moyen Age au siècle de la technique, il eût fallu que la hiérarchie chiite trouvât autre chose que des arguments conservateurs et des consignes purement défensive; elle n'y était guère préparée.

L'influence des chefs religieux chiites, à ce moment, paraît donc s'estomper. Rares sont ceux qui encouragent les entreprises de l'opposition clandestine, rejointes cependant par quelques jeunes gens issus des familles pieuses et qui seront cruellement décimées. La plupart des dirigeants du chiisme estiment que le moment propice à la résistance n'est pas venu et, tenant la patience pour une vertu, ils se résignent à l'attente. Quelques-uns préfèrent l'exil : tel est le cas de l'ayatollah Khomeini, qui gagne la région chiite de l'Iraq voisin. Quelques années plus tard, cependant, les conditions générales ont changé. Certains aspects des réformes sont mis en cause; les excès de la modernisation déconcertent et choquent. Devant les abus patents, affichés, d'une "société de consommation", c'est-à-dire de profit, de prébende et de fraude, le chiisme peut se ressentir comme le défenseur d'un ordre spirituel, moral et social satisfaisant pour le plus grand nombre; et c'est bien ainsi qu'il apparaît à beaucoup d'Iraniens, même si la ferveur de leur pratique religieuse personnelle est minime.

Mais la résistance à cette sorte de subversion étatique ne saurait impliquer collusion avec toutes les forces hostiles au régime. L'opposition chiite se développe d'abord, silencieusement, chez les intellectuels; dans la bourgeoisie; chez les négociants, car le Bazar est proche, à tous égards, de la Mosquée; et aussi dans les milieux d'affaires plus modernes. Elle ne peut cependant que se sentir étrangère aux revendications progressistes; elle reste, dans son ensemble, étrangère à la lutte violente menée par leurs protagonistes; et le retentissement même des actions terroristes la dissuade de s'exprimer.

Il semble donc bien que ce soit, paradoxalement, le souverain qui, en écrasant par les moyens que l'on sait l'opposition armée et violente de l'extrême gauche, aura déblayé le terrain devant les forces sociales et spirituelles du chiisme, assurées désormais, si elles entrent en jeu, de ne pas contribuer à une révolution marxiste.

LE CHIISME, UNE BRANCHE DE L'ISLAM

Faut-il, à propos du chiisme, parler d'une secte ?

Puisque, littéralement, chiah est la "partisanerie" d'Ali, le terme ne serait pas incongru. Mais Ali est le gendre du Prophète; sa descendance, vouée à régir le chiisme, est donc issue du sang de Mohammed, elle en tire sa qualité, sa mission; le chiisme se représente, en quelque sorte, par un arbre généalogique. Dès lors, plutôt que d'une "secte", ne vaut-il pas mieux parler d'une "branche" de l'Islam ? ou plutôt, étant donné la diversité du chiisme, d'une branche et de ses rameaux ?

¹ Nous nous permettons de renvoyer à notre article, "Diversités dans l'Islam, leurs aspects d'origine traditionnelle", Etudes, juin 1977, p. 811-829, en particulier p. 820.

Notre dessein n'est d'ailleurs d'évoquer ici que cette branche maîtresse du chiisme, le chiisme régulier², sans revenir sur les particularités des divers rameaux qui s'en sont détachés³.

Notons dès maintenant que l'expression de "chiisme iranien", que nous avons employée ci-dessus pour la commodité de l'exposé, est ambiguë, et même peu correcte. Certes, le chiisme régulier rassemble la très grande majorité de la population de l'Iran, à l'exception des Kurdes, presque tous sunnites, alors que dans d'autres pays comme l'Iraq, le Liban ou l'Inde, il ne constitue qu'un élément, entre autres, de la mosaïque religieuse⁴. Mais, si l'Iran l'a en effet adopté, et d'ailleurs beaucoup enrichi, le chiisme est d'origine purement arabe.

A l'égard du chiisme, le sunnisme d'aujourd'hui ne revêt en aucune façon une attitude de combat⁵. De nos jours aux yeux des Musulmans sunnites, largement majoritaires dans le monde⁶, les Chiites représentent un particularisme bien plutôt qu'une dissidence. Ce qui les caractériserait, ce serait moins la divergence, choix intellectuel, que l'excès, engagement de toute la personne. Car chez les Chiites, le sentiment, l'émotion, la passion, sont poussés à un degré parfois extrême, que dans son habituelle sobriété le sunnisme ne saurait admettre.

Cependant, les Chiites récuseraient une présentation aussi sommaire : leur foi, leur sensibilité religieuse, sont à leur yeux approfondissement; ou peut-être, intériorisation; d'autant plus que, nous le verrons, l'obligation historique de la dissimulation aura longtemps conduit à un repli spirituel sur soi-même; et néanmoins, de cette ferveur intime jaillit aussi, par moments, l'exaltation visible. Tout autant que le chiisme est volontiers secret, il se fait parfois démonstration, intense et publique.

Opposer, aux fins d'analyse, chiisme et sunnisme, peut sans doute, par voie de comparaison, clarifier les idées, mais conduirait aisément trop loin. A l'origine du chiisme il n'y a, en effet, aucun conflit théologique, mais une querelle quant au choix du chef de la communauté, même s'il se produisit ensuite de sensibles différences de pensée⁷. Il serait donc excessif de parler d'hérésie, au sens chrétien habituel du terme; l'appellation de schisme ne conviendrait pas davantage. En effet, l'Islam sunnite n'est pas organisé en Eglise; il ne possède pas d'institution, analogue au Concile, en mesure de définir le dogme; il ne comporte pas d'autorité centrale, exerçant un magistère pontifical.

Bien plus, le respect du Prophète, que le chiisme exalte si fortement en sa descendance, est très grand dans tout l'Islam; et, sauf chez quelques rigoristes comme les Wahhabites⁸, il donne lieu à une sorte de culte, non seulement à l'égard de Mohammed, mais de sa famille. Or les imam, chefs historiques de la communauté chiite, sont bien précisément des membres de cette famille; comme tels, ils ont droit aussi à la vénération des Sunnites, et ils en reçoivent effectivement des témoignages⁹.

ANNALES ANCIENNES ET CALENDRIER ACTUEL DU CHIISME : LA GESTE D'ALI

Pour décrire le chiisme, il sera donc commode d'évoquer, sommairement, ses annales. Les grands épisodes de l'histoire chiite, toujours commémorés avec ferveur, jalonnent, en effet, la vie quotidienne du

² Le chiisme régulier est dit encore "imâmite" ou "duodécimain", parce qu'il reconnaît la seule série initiale des douze imam.

³ Ces rameaux sont sommairement décrits dans notre article déjà cité, cf. note 1.

⁴ Il est probable, d'ailleurs, que le chiisme régulier constitue désormais la communauté la plus nombreuse du Liban, sans atteindre cependant le tiers de la population totale.

⁵ Sauf dans certaines parties de la Turquie, où d'antiques préjugés contre les alévi s'accompagnent d'autres griefs, politiques et sociaux.

⁶ Ils constituent environ 90 % de l'ensemble des Musulmans.

⁷ Ces différences sont surtout importantes dans les rameaux divergents des Ismaélis ou des Nosaïris (Alaouites); et les Druzes, issus des Ismaélis, sont en fait sortis de l'Islam; mais à leur origine se trouve l'exaltation surhumaine du personnage d'Ali, bénéficiaire, même aux yeux des Chiites réguliers, d'une illumination qui le rend infaillible. Il faut souligner que, chez tous les Chiites, l'imam "est constitué tel en vertu d'une désignation divine... il est imam substantiellement" (H. Massé, L'Islam, p. 151).

⁸ Les Wahhabites sont des puritains sunnites; cf. notre article p. 814-816.

⁹ Ibid. , p. 821, cf. encore ci-après note 5, p. 5.

peuple iranien; en période de troubles, ils rythment quelques-uns de ses violentes manifestations. Et *ce* sont aussi les deux premiers siècles du chiisme qui nous permettront d'entrevoir le génie de son organisation, plus "cléricale" que nulle part ailleurs en Islam.

L'essentiel du chiisme, c'est l'imâmât, la "guidance" d'Ali et de ceux qui, parmi ses descendants, seront élus, à cette fin, par les fidèles : en effet, le chef de la communauté chiite, l'imam¹⁰, doit être du sang du Prophète. Au contraire, chez les Sunnites, le calife doit simplement être choisi, comme le furent les premiers de ces "lieutenants" du Prophète, parmi les membres de la tribu de celui-ci, les Qoreichites¹¹.

Tout, à l'origine, va donc se dessiner lorsqu'il faudra trouver un successeur au Prophète.

Selon les Sunnites, Mohammed n'avait pris aucune disposition en vue de son remplacement comme chef de la communauté. Mais, malade, il avait chargé de la direction de la prière, en son lieu et place, son beau-père Abou Bakr; et c'est celui-ci qui fut choisi, comme son successeur, par ses compagnons les plus proches, en 632 de notre ère.

Selon les Chiïtes, en revanche, Ali avait été choisi, et même investi, par Mohammed; mais il fut écarté par intrigue, puis par violence.

Mohammed venait d'accomplir le pèlerinage à La Mecque, qui se termine, dans l'année lunaire, le 10 de dhoulhidja¹². Il regagnait Médine. Souffrant, pressentant sa fin prochaine, il fit étape, le 18 dhoulhidja, auprès de l'étang de Khoum. Alors il dota son cousin et gendre, Ali, converti de la première heure, "d'une juridiction égale à la sienne propre"; et il l'investit aux yeux de tous, en nouant un turban autour de sa tête. Cet événement est commémoré par la fête du Ghadir¹³.

Mais Ali, trop jeune sans doute, et peu doué pour les manoeuvres politiques, ne sut pas s'imposer. "Il montra dans *ces* circonstances l'irrésolution qui devait le perdre plus tard, et il ne sut pas diriger ses partisans"¹⁴. Il se vit, successivement, préférer Abou Bakr, Omar et Othman. Ce dernier, lorsqu'il fit établir le texte du Coran, aurait, d'après les Chiïtes, supprimé les passages relatifs aux proches du Prophète, dont Ali aurait pu se prévaloir.

Après l'assassinat d'Othman¹⁵, en 656, Ali fut enfin, à La Mecque, choisi comme calife; mais ce choix n'avait pas été unanime, et le nouvel élu dut aussitôt gagner la Mésopotamie pour courir sus à deux rivaux, soutenus par Aïcha la veuve du Prophète, qu'il défait et qui périrent dans la bataille. Il lui fallut alors remonter vers la Syrie, dont le gouverneur ommeyade, Moawiya, défiait également son autorité; les troupes des deux parties se heurtèrent, à Siffin, près de Rakka, au cours d'une longue série *de* combats¹⁶ coupés de négociations.

Alors qu'ils semblaient, enfin, acculés à la défaite, les hommes de Moawiya attachèrent à leurs lances des feuillets du Coran; les partisans d'Ali faiblirent, et le persuadèrent d'accepter un arbitrage; ce qui suscita la défection des Kharedjites¹⁷. Selon la tradition chiïte, la bonne foi du représentant d'Ali fut alors surprise; il avait proposé qu'Ali et Moawiya abandonnent l'un et l'autre leurs prétentions, afin que puisse se dérouler une élection correcte; il déclara donc se désister au nom d'Ali; mais, au lieu de faire de même, le représentant de Moawiya proclama que, dès lors, celui-ci demeurerait le chef de la communauté.

¹⁰ Outre ce sens chiïte de "guide" de la Communauté, le terme d'imam désigne, chez tous les Musulmans, celui qui "guide" la prière rituelle.

¹¹ Chez les Sunnites, les descendants du Prophète portent le nom de chérif (pluriel arabe : chorfa); mais ce n'est qu'une sorte de titre de noblesse.

¹² Concordance actuelle : le 10 dhoulhidja 1398, Fête du sacrifice, ou Grande Fête, est tombée le 11 novembre 1978.

¹³ Ghadir, "étang". Ce 18 dhoulhidja 1398, 19 novembre 1978, a été marqué en Iran par une recrudescence de l'agitation.

¹⁴ H. Massé, op. cit. p. 37.

¹⁵ Les Sunnites affirmeront que les partisans d'Ali trempèrent dans l'assassinat d'Othman.

¹⁶ Les tombeaux de quelques compagnons d'Ali, tombés à Siffin, sont encore vénérés de nos jours, dans une région cependant sunnite. Un citadin de Rakka, témoignant de ce culte, ne veut pas que nous nous en étonnions : "Le chiisme ne commence qu'avec Hussein" opine-t-il.

¹⁷ Cf. notre article p. 817-818.

Ali se replia sur la Mésopotamie, pour combattre les Kharedjites; trois ans plus tard, il fut assassiné par l'un d'entre eux, à Koufa.

"Ali, conclut Henri Massé, se laissa évincer par intransigeance et maladresse, mais le caractère de chevalier sans peur et sans reproche, le tempérament idéaliste que lui prête la tradition, les malheurs qui l'accablèrent... tout cela lui fit une auréole de martyr; et il ne faut pas s'étonner que l'Islam chiite le considère comme un saint..."¹⁸.

Restée secrète pendant cent cinquante ans, puis recouverte d'une magnifique coupole dorée par un sultan chiite bouyide, la sépulture d'Ali se trouve à Nedjef, devenue dès lors une des principales villes saintes chiites de l'Iraq. Les fidèles visitent, en grand nombre, ce tombeau, comme ceux des principaux imam chiites; beaucoup se font inhumer à proximité¹⁹.

L'image contribue, en Iran, à populariser le culte d'Ali. Le cadre discret que l'on peut entrevoir sur la table de travail de tel haut fonctionnaire ne renferme pas, comme on pourrait l'imaginer, le portrait de son épouse ou de ses enfants, mais celui de l'imam Ali. Gravures et chromos populaires, représentant Ali, parfois en compagnie de Fatima et de leurs enfants, Hassan et Hussein, ainsi que l'aïeul, Mohammed, vont vendus sur des éventaires en plein air et dans des boutiques du Bazar. On trouve même de ces images suspendues aux murs, à l'intérieur des mosquées, ce qui serait inconcevable en milieu sunnite. C'est bien une sensibilité toute différente que le chiisme développe.

Le martyre de Hussein.

Après la mort d'Ali, son fils aîné, Hassan, devient le deuxième imam; mais peu après il se laisse persuader de rentrer dans l'obéissance sunnite²⁰. Elu à sa place, son frère cadet, Hussein, demeure longtemps dans l'attente, à Médine. Sur le rapport, trop optimiste, d'un de ses émissaires, il se décide enfin à gagner Koufa, pour y prendre la tête d'une insurrection alide. Il n'est accompagné que de quelques fidèles; avant d'avoir pu rejoindre la ville, où la rébellion a déjà été matée, il se heurte à Kerbelah, un peu au nord de Nedjef, à un parti de cavaliers sunnites; il combat vaillamment, mais succombe sous le nombre; il périt avec tous ses compagnons.

Cet événement dramatique se produit le 10 mouharram de l'an 61 de l'Hégire²¹, jour de fête de l'Achoura, qui, perdant son caractère initial, commémorera désormais pour les Chiites "le martyre des imam".

Selon l'étymologie, l'Achoura se présente comme la fête du "dixième" jour (du premier mois, "sacré", de l'année lunaire). A l'origine, le Prophète Mohammed, s'inspirant peut-être du Kippour israélite, institua, en cette date, un jeûne de vingt-quatre heures. Mais, selon la Révélation coranique, dont il se tint pour dépositaire, fut prescrit ensuite le jeûne diurne du mois de Ramadan. L'Achoura ne subsista plus qu'à titre de jeûne facultatif, pratiqué encore par quelques personnes pieuses; parfois aussi on choisit ce jour pour verser l'aumône rituelle du dixième; en certains lieux on commémore les défunts, ou bien on fait fête aux enfants. La croyance populaire, en maints pays d'Islam, fait de l'Achoura le jour de la création d'Adam et d'Eve, le jour auquel Noé put quitter l'Arche pour la terre ferme. Pour le chiisme, à tout ce fond émotif se superpose, ou plutôt se substitue la commémoration du drame de Kerbelah; l'extermination du jeune imam, impeccable et héroïque, et de ses fidèles, est transposée en un sublime sacrifice.

C'est sans doute en Iraq, et particulièrement à Kerbelah et dans le faubourg bagdadien de Kadhimein, que les manifestations chiites de l'Achoura auront revêtu, avant leur limitation récente, la plus tragique ampleur et le caractère le plus violent. Neuf jours de prières et de pleurs, depuis le début du mois sacré, exaltant progressivement les pèlerins. Dès l'aube du dix mouharram²² se déploie une longue

¹⁸ H. Massé, op. cit. p. 45.

¹⁹ Autrefois, les dépouilles mortelles des pieux Chiites d'Iran, cousues dans des sacs, étaient transportées à dos de chameaux vers les villes saintes de l'Euphrates; une journaliste de naguère, Titayna, a décrit dans un petit livre cette Caravane des morts.

²⁰ C'est de lui que descendent les chorfa du sunnisme.

²¹ Correspondant au 10 octobre 680.

²² Sous réserve de décalages d'une journée, difficilement évitables avec le calendrier lunaire, le monde musulman a célébré le 1er mouharram 1399, le vendredi 1er décembre 1978, la fête de l'Achoura tombant le 10 décembre

procession de fidèles en transes, psalmodiant des hymnes, brandissant des drapeaux noirs brodés en or de versets du Coran, se frappant de chaînes ou de pièces de métal le visage et la poitrine, se labourant le corps à coups de couteaux, ensanglantant bientôt leurs vêtements blancs. Au centre du cortège un cheval blanc figure la monture de Hussein; son poitrail, ses flancs et son harnachement sont couverts de sang, et dans sa selle sont fichées des flèches rappelant celles dont son cavalier fut atteint. On brandit aussi des simulacres du tombeau de l'imam, et des répliques de ses armes. Une représentation dramatique, analogue aux Passions du Moyen Age chrétien, entrecoupée de récitations, de chants funèbres et de cris de douleur, met en scène le dernier entretien de l'imâm avec les siens, fait apparaître Ali, Mohammed et divers Prophètes, évoque enfin le combat, la mort de Hussein et de ses compagnons; et même, de façon réaliste, le champ de bataille parsemé de têtes coupées, qui en réalité sont celles de figurants enterrés jusqu'au col dans le sable et qui parfois périssent vraiment au cours de ce trop long enfouissement. Certains zéloteurs, en outre, se réunissent dans des pièces tapissées de noir où, nus jusqu'à la ceinture, ils se flagellent les uns les autres jusqu'à ce que, épuisés, ils s'écroulent dans le sang.

Lors de "la quarantaine" de ce deuil, traditionnelle dans l'Islam²³, on représentait à Kerbelah "le retour de la tête de Hussein". Le macabre trophée, prélevé par Chamar Ibn Dhî Jaouchane, le chef du détachement Omeyyade qui extermina l'imam et les siens, fut mis dans un sac et pendu à l'arçon de la selle, pour être apporté à Damas. Selon la tradition chiite, cette relique profanée aurait, à la stupeur des bourreaux, provoqué des prodiges tout au long de la route. Le calife Yazid, selon cette même source, aurait déploré ce meurtre, et restitué le chef de Hussein à sa veuve et à son fils, qui le rapportèrent à Kerbelah; mais la tradition sunnite veut que la tête du petit-fils du Prophète soit toujours vénérée à Damas²⁴.

Le drame de Kerbelah met sa profonde empreinte sur le chiisme, dont la sensibilité religieuse, exaltée désormais par ce sacrifice quasi divin, inspire les plus hauts mystiques, comme elle bouleverse d'émotion les masses populaires. Le sunnisme ne connaît rien de semblable²⁵.

LE GOUT DU SECRET : L'IMAM CACHE

Après Kerbelah, cette petite communauté chiite éplorée, dispersée, traquée, prend "un aspect d'Eglise souffrante"²⁶; elle craint même de disparaître. Pour conserver, malgré ces dangers dramatiques, des fidèles à Ali, elle se réfugie dans le secret. A partir d'imprécises recommandations coraniques²⁷, en raison "d'une contrainte due aux circonstances et non d'un libre choix... le chiisme eut... une véritable vie cachée qui provoqua chez ses partisans l'éclosion d'une tendance à dissimuler sa croyance et à dispenser des prescriptions du culte, en cas de danger"²⁸. Non seulement les rameaux extrémistes, comme l'ismaélisme, pratiquent ainsi ce que les Arabes appellent la taqiya et les Iraniens le kitmane; mais le chiisme régulier en fait, à mesure que le temps s'écoule, de plus en plus nettement sa marque²⁹. Cette pratique semble dépasser la simple "restriction mentale" des traductions habituelles, pour devenir une "dissimulation religieuse" de plus en plus systématique, accompagnée d'une volonté d'attestation en quelque sorte ésotérique.

(ou le 11). Cette période de deuil a été marquée à Téhéran, et dans diverses villes d'Iran, comme on a pu le noter, par une agitation croissante, culminant avec une grandiose, et d'ailleurs paisible, manifestation de deuil.

²³ La quarantaine de Hussein tombe le 11 safar 1399 (20 janvier 1979). On a pu remarquer que chaque quarantaine commémorant les victimes de la répression des manifestations suscite naturellement en Iran de nouveaux troubles.

²⁴ Cf. ci-dessus, p. 3 et notre article p. 826.

²⁵ On peut, en revanche, mais il faut se garder d'aller trop loin, estimer que, avec le pouvoir doctrinal de l'imâm, le sentiment d'un grand sacrifice fondamental, l'usage des images pieuses, l'idée d'une "Sainte Famille" et, nous le verrons plus loin, une sorte de clergé, la forme chiite de l'Islam est celle qui offre le moins de contraste avec le catholicisme.

²⁶ H. Massé, op. cit., p. 152.

²⁷ "Soit que vous celiez, ou soit que vous divulguiez ce qui est en vos poitrines, Allah le connaît" (III, 29). "Celui qui renie Allah... , excepté celui qui a subi la contrainte et dont le cœur reste fidèle en sa foi" (XVI, 106). Mais le deuxième verset cité comporte peut-être une addition.

²⁸ H. Massé, op. cit., p. 153.

²⁹ Seul le rameau le plus précocement détaché du chiisme régulier, le zeidisme, n'aura pas eu le temps de prendre cette habitude.

Si l'on ne peut invoquer publiquement Ali, on ne se contente pas d'implorer à part soi, on tente de répandre les signes qui l'évoquent; son nom, dont l'écriture arabe fait d'ailleurs une sorte d'arabesque, sera dissimulé dans les entrelacs d'un tapis; les palmiers, que l'on plante par groupes de cinq, symboliseront sa famille³⁰; la voûte d'arêtes, qui passe pour représenter mystérieusement l'équilibre parfait gouverné par l'imâm, sera introduite par des maîtres d'œuvres et des maçons chiites chez les Sunnites de Bagdad qui, à leur insu, seront ainsi régis par cette secrète ordonnance mystique. Tels seront les détours employés, tant que l'avènement local d'un pouvoir chiite ou la bienveillance d'un souverain sunnite généreux ou sceptique ne permettra pas la manifestation du culte alide.

On pourrait trouver là, peut-être, la clé de certains comportements actuels du peuple iranien : la silencieuse constance dans l'épreuve, la longue dissimulation des griefs, l'action des cellules clandestines, l'infiltration du ferment activiste dans les divers milieux sociaux et, dès que le pouvoir montre un signe de faiblesse, les gigantesques manifestations unanimes.

Durant les deux siècles qui suivirent la mort tragique de Hussein, le chiisme survécut ainsi dangereusement, manifestant une vitalité exubérante dont témoigne la multiplicité de ses féconds rameaux, mais éprouvé tant par les querelles internes que par les persécutions. Un calife abbasside, Moutawakkil, ira jusqu'à raser le mausolée de Kerbelah, pourtant gardé, disent les Chiites, par quatre milles anges. Aucun des imâm, du troisième au onzième, qui n'ait péri de mort violente; ne convenait-il pas, d'ailleurs, que tous fussent martyrs comme Ali et Hussein ?

Le huitième imam, Ali ar-Ridha, ou Reza, selon l'habituelle graphie d'aujourd'hui, est enseveli à Meched³¹, à l'extrémité nord-est de l'Iran. Autour de son tombeau est née une immense cité de pèlerinage et de négoce; de nombreux fidèles viennent, de leur vivant, aménager la tombe qu'ils se réservent en ce lieu sacré. Le sanctuaire a été doté de considérables biens de mainmorte, gérés par l'Etat depuis que le chah Reza, père de l'actuel souverain, s'est arrogé la fonction de motavalli ("gardien") du tombeau. Il est de coutume que les pèlerins, devant cette sépulture, prononcent malédiction contre deux califes abbassides, Haroun ar Rachid, qui mourut en ce lieu même au cours d'une expédition militaire, et Maamoun, tenu pour coupable d'avoir fait périr, par le poison, l'imam Ridha.

Si ce huitième imam est le seul à être inhumé en Iran³², sa très pieuse sœur, prénommée Fatima comme son illustre aïeule, a reçu à Qoum une sépulture extraordinairement somptueuse, sous le même dôme doré habituellement réservé aux imam; et cette cité proche de Téhéran est devenue un illustre centre de dévotion mystique et d'études théologiques.

Quatre cent quarante-quatre descendants d'Ali dorment de leur dernier sommeil dans les cimetières de Qoum. La piété chiite de l'Iran honore, de leur vivant et après leur mort, les innombrables imâmzadé, les descendants des imam. Tout le pays est parsemé de leurs sépultures, souvent coiffées de coupes revêtues de faïence azurée et entourées des modestes tombes des pèlerins; ce sont là autant de foyers de piété populaire.

Mais il est en Iraq, à Samarra, sous une de ces coupes bleues, un plus étrange monument : il recouvre le souterrain où disparut, en 878, le douzième imam. N'était-il pas, en effet, logique que la vocation chiite de secret et de dissimulation aboutisse enfin à cette mystérieuse "occultation" de l'imam ? Le dernier imam patent était à peine un adolescent, et venait d'être investi, lorsque de la sorte il devint "l'imam caché".

A ce titre, le douzième imâm est assuré d'une longue survie mystique, d'une mystérieuse présence réelle et d'une providentielle réapparition. Aussi se nomme-t-il Mohammed al Mahdi al Mountazar. Le mahdi reviendra parmi les hommes à la fin des temps, pour un bref âge d'or avant l'ultime Jugement : il comblera le monde de justice comme il a été abreuvé d'iniquité³³. Al Mountazar, c'est "l'Espéré".

³⁰ De même, la main qui montre cinq doigts, d'ailleurs dite main de Fatima, mais dont la popularité est générale dans l'Islam et n'a pas nécessairement une origine chiite.

³¹ La dénomination islamique classique de la ville est Meched Ridhaoui, "la sépulture de Ridha".

³² Les trois successeurs de Hussein reposent à Médine, au Hedjaz. Six imam ont leur tombeau en Iraq : outre Ali, à Nedjef, et Hussein, à Kerbelah, deux sont enterrés à Kadhimein, près de Bagdad, et deux à Samarra, au nord de la capitale.

³³ Typique du chiisme, et parfaitement logique dans ce système, la croyance au Mahdi est également répandue dans une partie de l'Islam sunnite : on se souvient du Mahdi apparu au Soudan en 1880, et dont les descendants

Mais ayant même son retour, lointain ou proche, l'imam caché joue dans le chiisme un rôle immense. Sa présence est ressentie, mystiquement, comme souveraine. Et, de façon concrète, son autorité dogmatique est suppléée par celle des docteurs, dépositaires du pouvoir d'interprétation.

Toute l'originalité du système iranien d'Etat découle de cette croyance.

UN EMPIRE CHIITE SOUS LA CENSURE DES DOCTEURS

La sublimation de l'imâmat, du fait de l'absence mystique de son douzième titulaire, et la longue persécution du culte chiite, ont façonné l'histoire de l'Iran pendant un millénaire. Les Iraniens se sont accoutumés à distinguer entre la réalité concrète de pouvoirs terrestres également irréguliers, mais plus ou moins acceptables selon leur degré d'équité, et la légitimité idéale d'un maître caché, dont les représentants sur terre ont qualité pour conseiller les dirigeants et, le cas échéant, pour les censurer.

Lorsque disparaît le douzième imâm, à la fin du IX^e siècle, pèse lourdement sur l'Iran la domination détestée des califes abbassides³⁴. Mais dans l'Empire prolifèrent bientôt les pouvoirs locaux, qui mettent la califat en échec ou le placent sous leur tutelle: le peuple iranien s'en trouvera souvent soulagé.

Dès le début du X^e siècle, les Samanides de Boukhara étendent leur autorité sur le pays persan, et rendent à sa civilisation originelle, qu'ils partagent, un certain éclat. Cinquante ans plus tard, les Bouyides, venus également d'Asie Centrale, mais qui sont des Chiites, s'installent en souverains dans le centre et le sud de l'Iran; bien plus, comme des sortes de maires du palais, ils prennent sous leur coupe le calife, affaibli, de Bagdad. Cependant, au milieu du XI^e siècle, les Turcs seljoukides, sunnites convaincus et durs, se rendent maîtres de la capitale et de toute la région.

Durant les invasions asiatiques, la communauté chiite vit, repliée, dans la crainte mais dans la foi et l'espoir. Ibn Batouta, l'illustre voyageur maghrébin du XIV^e siècle, raconte qu'il a vu devant la porte, voilée de soie, du sanctuaire de Samarra, le rassemblement quotidien des fidèles, venant avec flûtes et tambours, armes, et un cheval harnaché, pour conjurer l'imâm caché de réapparaître, de monter en selle et de régner.

Le dernier des grands conquérants, Tamerlan, turc et sunnite, est paradoxalement, à la fin du XIV^e siècle, à l'origine lointaine de la renaissance de l'Iran. Il installe à Erdebil, dans le nord-est du pays, la confrérie séfévi³⁵, fondée par un descendant du septième imâm, Moussa, et dont sort cent ans plus tard la puissante dynastie iranienne du même nom. Contre les Ottomans sunnites, et en dépit de graves défaites, le chah Ismail restaure un Iran chiite, auquel son successeur le chah Abbas donne, au XVII^e siècle, un immense éclat.

Mais, en dépit de leur qualité d'imâmazadé, ou plutôt en raison de la conviction chiite qu'elle implique, les Séfévides n'entendent fonder qu'une dynastie en quelque sorte laïque, et marquée en tout cas d'un caractère intérimaire. Ils en montrent, d'ailleurs, le symbole : dans les écuries impériales d'Is-pahan se trouvent, en permanence, deux chevaux tout prêts, l'un pour le mahdi, l'autre pour son indispensable écuyer : ainsi l'imâm, sortant de son absence, peut à tout instant venir assumer le pouvoir. En attendant, les docteurs dépositaires de sa faculté d'interprétation, conseillant, contrôlant la concordance des actes d'Etat avec la Loi religieuse, pourraient éventuellement censurer.

Depuis les Séfévides, lit-on parfois dans les manuels, l'Iran est devenu un Etat chiite. La formule doit être nuancée : selon le système qu'ils instaurent, le souverain ne détient qu'une autorité de fait; c'est en somme, dans le monde musulman, le seul gouvernement vraiment laïque.

Au XVIII^e siècle, un "aventurier de génie"³⁶, Nadir Chah, sauve la Perse menacée par les Afghans; toutefois, il met en grave danger son caractère religieux, car, en vue d'une réconciliation avec

jouent encore un grand rôle politique dans ce pays.

³⁴ Qu'à l'origine, cependant, le parti alide avait fortement aidé à se substituer aux Ommeyyades.

³⁵ C'étaient des derviches kizilbache, ainsi nommés parce qu'ils portaient un bonnet rouge, fait de douze pièces d'étoffe symbolisant les imams. Les Kizilbache ont assuré la pénétration et le maintien des Chiites, dits localements alévi, dans une partie de l'Anatolie.

³⁶ H. Massé, op. cit. , p. 203.

l'Empire ottoman, il esquisse l'intégration du chiisme dans le sunnisme, en tant que simple école juridique sans originalité doctrinale. Au milieu du XIX^e siècle, l'Iran est secoué par un puissant mouvement messianique, féroce, réprimé, le babisme.

A l'aube du XX^e siècle, la modernisation des institutions iraniennes n'entraîne nul revirement de la norme fondamentale instaurée par les Séfévides. Le premier Parlement iranien est solennellement ouvert "en présence de l'imam caché". La constitution de 1906 est complétée, en 1907, par un additif disposant que le Parlement, de par la bienveillance de l'imam, sera formé par le souverain selon les conseils des docteurs; les lois, est-il précisé, ne pourront "contredire les saintes prescriptions de l'Islam et les enseignements du Prophète". A cette fin, la Chambre choisira cinq docteurs, parmi les vingt que présenteront leurs pairs, pour en constituer un Conseil qui veillera à ce que projets et propositions en contradiction avec l'Islam soient écartés et n'acquiescent jamais force de loi.

Les docteurs et la dynastie pahlavi.

Lorsque, en 1925, Reza Khan, père de l'actuel souverain, devant la décrépitude de la dynastie kadjare, exécute son coup d'Etat nationaliste, il est dissuadé par les chefs religieux de fonder une République. Mais la nouvelle dynastie pahlavi s'efforce cependant de restreindre l'autorité de la hiérarchie chiite : il la prive d'une partie de ses ressources, en confiant à l'Etat la gestion des fondations pieuses; il menace son influence populaire en limitant les manifestations traditionnelles des festivités canoniques. La riposte chiite se manifeste avec l'association du principal chef religieux de l'époque, Kachani, au mouvement nationaliste de Mossadegh. Elle se poursuit sur un terrain moins bien choisi, avec la résistance à la réforme agraire et à diverses autres mesures de modernisation. Elle se durcit avec les commémorations grandioses de deuil, en mémoire de victimes de la répression, ce qui entraîne l'exil de l'ayatollah Khomeini. Elle prend toute son ampleur, tardivement en somme, avec les manifestations de 1978.

Que ces choix politiques soient heureux ou non, les docteurs chiites estiment, en les assumant, être dans leur rôle; ils exercent les pouvoirs de l'imam absent. Ils sont en effet les moujtahid, c'est-à-dire ceux qui déploient un effort d'interprétation³⁷. Ils perpétuent le pouvoir pontifical de l'imam. Ainsi la communauté chiite est-elle la seule, dans l'Islam, à disposer d'une sorte de clergé. Les docteurs, leurs auxiliaires, les agents du culte, tous ceux enfin que distingue une relation de parenté avec l'imam, constituent un ensemble, une sorte de cadre communautaire, au sommet duquel la cooptation, tenant compte du savoir, entretient une hiérarchie.

Dans l'ensemble du monde chiite les moujtahid semblent être environ un millier, dont sans doute plus du tiers en Iran. Ils reçoivent des fidèles, outre de grandes marques de respect, des sommes considérables, destinées à l'entretien des sanctuaires et du culte. Ils sont habituellement dénommés ayatollah, "signe donné par Dieu". Une dizaine d'entre eux³⁸, les plus illustres, sont en fait les maîtres à penser de la communauté chiite d'Iran.

L'ayatollah Rouhallah Khomeini est, à l'heure actuelle, leur porte-parole : moins pour son savoir théologique, que ses détracteurs disent médiocre, que pour son attitude courageuse à l'égard du pouvoir; depuis quinze ans, il censure les mesures décrétées par le gouvernement, même lorsqu'elles semblent réellement modernisatrices et qu'elles sont approuvées par plébiscite, car il estime que cette politique inspirée par l'égoïsme et la volonté de puissance menace la nation de ruine sociale, matérielle et morale.

Retiré à Nedjef, où le gouvernement de Bagdad l'a finalement jugé indésirable, puis, depuis le 10 octobre dernier, en France, l'ayatollah Khomeini n'a d'ailleurs été sérieusement récusé, semble-t-il, par aucune personnalité religieuse chiite. On peut seulement noter que les docteurs demeurés au pays, comme l'ayatollah, Chariat Madari, de Qoum, s'expriment, comme il est normal, avec plus de modération.

³⁷ Ainsi exercent-ils une fonction beaucoup plus importante que leurs homologues dans le monde sunnite, les uléma; car chez les Sunnites la Loi a été, depuis le VII^e siècle, considérée comme fixée et désormais invariable, et "la porte de l'effort (d'interprétation)" est fermée.

³⁸ Ce sont, outre l'ayatollah Khomeini, les ayatollah Chariat Madari, Golpaighani, Marachi, Rouhani, à Qoum; Chirazi, Ghouri, à Meched; Khosai, à Téhéran; auxquels, hors du territoire iranien, il faudrait ajouter l'ayatollah Khoy, à Nedjef.

Derrière le groupe restreint des grands docteurs, et la cohorte des ayatollah dispersés dans tout le pays, de très nombreux personnages religieux entretiennent en Iran la ferveur populaire chiite.

Outre les motavalli, gardiens des principaux sanctuaires, et les hodjatelislam, "preuves de l'Islam", qui professent dans les instituts islamiques, il existe tout un personnel d'animation du culte, plus ou moins hiérarchisé : imâm Jom'é, directeur de la prière du vendredi; pichnameh, guide de la prière; wa'ez, prédicateur ; rozwekhan, chantre. Le titre de mollah est attribué en Iran à plus de cent mille personnes, de science et de piété sans doute inégales, mais remarquables par la piété. On compte, enfin, environ 600.000 sayyed et 500.000 mirza, issus soit par leur père, soit par leur mère, de la famille du Prophète; ceux qu'une généalogie claire rattache à un des imâm sont dits, comme on l'a noté, les imâmzadé.

En face de cette puissante et complexe armature, qui invoque la foi islamique, se situe dans une tradition séculaire et dispose d'un incontestable rayonnement populaire, l'Etat n'a guère réussi que depuis l'avènement des Pahlavi, il y a cinquante ans, à donner une image de force, fondée sur la conviction monarchique, une certaine interprétation du nationalisme, l'industrialisation massive et une gigantesque armée.

Cependant, pour le chiisme d'Iran peu importe cette puissance, si elle n'est ni morale ni équitable. "L'Islam chiite, écrit un spécialiste iranien, est une opposition permanente face à l'injustice... Le sacré islamique est, dans la phase de l'hégémonie culturelle et technique de l'Occident, un facteur de défense, un élément de survie"³⁹. Ce serait donc vainement que l'on objecterait, comme le font certains publicistes, l'absence de programme, autre que négatif, dans les déclarations de l'ayatollah Khomeini⁴⁰. D'ailleurs, le docteur exilé n'a pas refusé de dire ce que serait une République islamique : "Elle aura le même sens qu'ailleurs. Mais elle sera fondée sur une base constitutionnelle fournie par les lois de l'Islam. Règlements et lois seront fondés sur le Coran. C'est le peuple qui choisira en fin de compte les institutions, donc ce sera la démocratie du peuple"⁴¹.

Mais l'essence du rôle des moujtahid, interprètes qui suppléent l'imam, n'est pas d'initiative politique ou constitutionnelle : elle est de censure des actes gouvernementaux. L'originalité du mouvement actuel c'est que, selon l'esprit de l'époque, cette censure mobilise les masses, et suscite un élan révolutionnaire qui cherche un chef. L'ayatollah Khomeini est incité, de la sorte, à assumer des fonctions assez différentes de celles que lui assignait la tradition.

Ses attitudes, désormais, dépendront sans doute moins des règles et coutumes dictées que des circonstances, et des réflexions qu'elles lui inspireront.



³⁹ N. Jamal el-Din, "La réalité humaine du chiisme", Le Monde, 30 septembre 1978.

⁴⁰ Dans une interview accordée avant son départ d'Iraq, l'ayatollah Khomeini déclarait : "Aucune solution n'est possible en Iran sans la disparition de la dynastie des Pahlavi", Le Monde, 17 octobre 1978.

⁴¹ Le Monde, 15 novembre 1978.